

La Roche du Solitaire

Introduction

Nous autres, le soir, nous nous rendons à quelque assemblée d'une société de village ou nous nous calfeutrons dans notre appartement, à l'abri des spectres de la nuit.

Pour lui, Jean-Paul Guignard, qui vivait d'ordinaire tout comme nous, il lui arrivait d'être titillé par la soif de la découverte ou de retrouver pour une nuit la grande paix de la nature. Il partait alors en celle-ci, de préférence en ce Risoud qu'il affectionnait tant et qu'il connaissait comme sa poche. Ce qui suit est le compte-rendu de l'une de ces fameuses pistées qui nous révèle un personnage passionné, original, façonné tout à fait en dehors du moule commun. Suivons-le.

Première partie : un endroit bien singulier

En cette fin de septembre, le crépuscule se fait de jour en jour plus insistant. Discrètement les hirondelles nous ont quitté, abandonnant aux étoiles qu'on avait presque oubliées notre ciel d'automne qui trop tôt s'assombrit. L'heure d'été, hélas, tire à sa fin. Dans les prés où l'herbe repousse un peu après les regains, il y a des vaches et des colchiques.

Le moment est venu de rentrer le vélo et de reprendre la plume pour évoquer les beaux jours qui, reconnaissons-le, n'ont pas manqué cette année. Heureux ceux qui ont eu le temps et la santé pour en profiter !

Permettez-moi de revivre avec vous, en pensée, une de ces belles soirées d'août, lorsque fuyant les tracas du laboratoire des aciers, je m'en allais camper en solitaire à l'autre bout du Risoux.



Ne surtout rien oublier. Dessin de l'illustrateur attitré de l'Amicale : Ewald Rochat.

Ce vendredi-là, il doit être vers les six heures, il y cinq minutes à peine, j'ai laissé la Golf rouge au bord du chemin des Cent-Poses. Un sac bien garni sur le dos, ma tente sous le bras, je me faufile maintenant à travers les broussailles du Gy-Louis avec des allures de contrebandier. Un douanier qui me surprendrait en cet instant, croirait déjà tenir son deuxième galon !

Voici le sentier balisé de la GR 5, je ne fais que le traverser, poursuivant sans hésitation une trace à peine perceptible, connue de moi seul. Puis la forêt s'interrompt soudain au-dessus du vide béant de la combe de Chapelle-des-Bois. Je continue droit devant moi, sans m'arrêter ; quelqu'un me voyant depuis derrière pourrait croire que j'ai fait le grand saut. Mais je me suis contenté de dévaler quelques mètres d'un talus rocailleux, atteignant sans encombres une petite plateforme en coin, bordée sur deux côtés par un à-pic impressionnant. Des buissons, un ou deux séchons, la rendent presque invisible depuis en haut. Mon domaine est bien modeste : quelques mètres carrés, pas un de plus ! Juste la place pour ma tente et le sympathique foyer de pierres plates que je retrouve chaque fois avec plaisir depuis de nombreuses années.



L'extraordinaire panorama franc-comtois.

A qui appartient en réalité cet incomparable nid d'aigle ? Je l'ignore totalement et je m'en moque bien ! Suis-je déjà sur France ou encore sur Suisse, ou bien moitié moitié sur les deux pays ? Toujours est-il que je me sens ici chez moi ! Le maître absolu, que dis-je, le roi tout puissant de ce royaume minuscule. Un roi couronné d'aiguilles de sapin, dressant pour l'espace d'une nuit, son éphémère palais de toile.

Dans l'humus parcimonieux, je retrouve d'une fois à l'autre les mêmes trous pour les sardines. La tente est prestement montée. Avec ses deux fanions, n'a-t-

elle pas un petit air de fête ? La fête du bonheur et de la joie de vivre en communion étroite avec cette nature intacte et grandiose qui m'entoure.

Il me faut encore compléter ma réserve de bois ; mais les branches sèches se font rares et je dois aller les chercher chaque fois un peu plus loin.

Les préparatifs de mon bivouac sont maintenant terminés ; le soleil est encore haut et il est trop tôt pour me mettre à table. Confortablement vautré sur quelques nippes, à deux pas du bord de la roche, je peux dès à présent jouir en toute tranquillité de la paix merveilleuse de cette fin d'après-midi.

Par-dessus les pierres du foyer, mon regard plonge dans la vallée. Une légère bise rabat la fumée d'un feu, du côté de Chapelle-des-Bois. Non loin sur la gauche, les petits lacs des Mortes et de Belle-Fontaine semblent refléter le ciel tout entier, comme des fenêtres ouvertes sur l'infini.

Ma Roche est située à peu près à mi-chemin entre la Roche-Champion et la Roche-Bernard. Comme ses deux voisines, elle fait partie de la longue muraille dominant l'extraordinaire panorama franc-comtois qui s'étend par-dessus les monts boisés et les vallées mystérieuses aussi loin que la vue peut porter.

Dans la vallée, à mes pieds, la vie semble se dérouler au ralenti. A peine quelques vaches, le long de la sagne, au-dessous des Halles, deux ou trois voitures entre les mortes et Chapelle-des-Bois, mais on ne les entend pas. Cet aboiement sourd qui monte de la forêt, au pied des éboulis ? C'est Ignace, le chien de Victoria, qui a dû renifler quelque bête sauvage. Victoria, c'est la sœur de Marie-Aimé Cordier. Elle habite Sous-le-Risoux, non loin du lac des Mortes. Autrefois, de mon perchoir, je voyais encore un coin de son toit ; depuis, les arbres ont poussé, engloutissant la maison et ses habitants.

Mais Sous-le-Risoux, ce n'est pas le château de la Belle-au-Bois-dormant ! Il y a quelque temps de là, je venais juste de me glisser dans mon sac de couchage, lorsque le profond silence de la nuit fut secoué par un puissant pétard, signalant loin à la ronde que Monsieur Pierre Baud était ce soir-là de passage en ces lieux...

Aux aboiements d'Ignace répondent bientôt ceux des chiens de chasse des quatre frères David. J'aperçois justement deux de ces derniers dans leur champ, pas plus gros que des fourmis, chargeant un ultime char de regain.

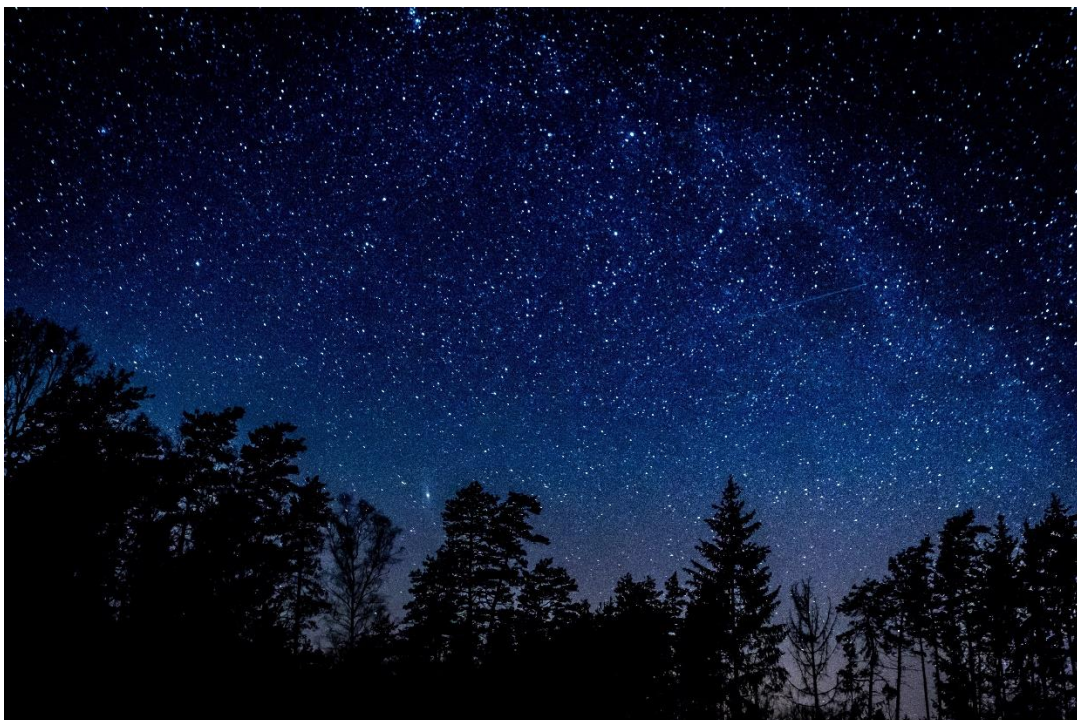
Là-bas, c'est Monsieur Cabody, regagnant sa petite maison sur la bosse, au milieu de la vallée. Cet homme hors du commun a passé une bonne partie de sa vie en Afrique ; durant 27 ans il a été Conseiller de Félix Houfouët-Goigny, Président de Côte d'Ivoire. Quel suspens lorsqu'il égrène ses souvenirs...

Jean-Paul Guignard.

2^{ème} partie : quand tu contemples le ciel étoilé

L'heure avance et le soleil darde obliquement ses rayons sur ma Roche, encore toute inondée de lumière dorée. Mais dans la combe, déjà les ombres s'allongent, accentuant les mille détails du relief. Derrière moi, je perçois comme une présence mystérieuse. L'étendue immense et frémissante du Risoux. Mon être tout entier est en harmonie parfaite avec cet environnement exceptionnel ; instants merveilleux que je voudrais pouvoir retenir et prolonger indéfiniment.

Mais un fait nouveau m'arrache soudain à ma contemplation : du côté du nord, venu on ne sait d'où, un épais brouillard a franchi la Chenoz. Stimulé par la bise qui se relève, le stratus, comme un monstrueux serpent blafard, rampe au fond de la vallée, dévorant au passage le Cernois, puis le Pré Poncet. Bientôt le voilà qui déferle dans la Combe-des-Cives. L'étranglement du Chalet-de-l'Ange est bien incapable de freiner son avance inexorable. De Chapelle-des-Bois, il ne fait qu'une seule bouchée. Sans même ralentir sa progression menaçante en direction des lacs, il avance un tentacule avide du côté de la Beurrière et des Nondance. Et déjà voilà les premières vagues livides qui viennent battre le pied de ma roche. J'ai encore juste le temps de voir succomber la forteresse de la Norbière qui a tenté en vain, et jusqu'au dernier moment, de défendre l'accès de la Combe-David. Et maintenant, un océan cotonneux et mouvant m'entourne de toute part. Le paysage tout entier a disparu.



Les belles constellations d'été tissent un entrelac de lignes invisibles...

Le soleil lui-même a été englouti dans un dernier et formidable flamboiement de lueurs violettes et d'éclats rougeoyants. Je suis le seul rescapé de ce cataclysme silencieux et fantomatique. Seul sur mon îlot rocheux qui, j'en suis presque sûr, s'est détaché de la terre et maintenant vogue en plein ciel, au gré de mon imagination, vers le grand large de l'Infini. Emporté dans l'espace, j'ai quitté votre monde de misères et d'angoisses...

Montant du néant, un son de cloche tout proche me ramène à la réalité : c'est l'Angélus de Chapelle-des-Bois. Avec mille précautions, je reviens amarrer aux durs calcaires du Risoux mon fragile vaisseau de rêves...

Est-ce l'Angélus ? En volutes échevelées, la brume se déchire et s'effiloche, découvrant des bribes de sagnes, es chapelets d'emposieux et de sombres lambeaux de la forêt du Mont-Noir. Les maisons de Chapelle-des-Bois et son clocher refont surface ; mais le crépuscule coule dans la combe ; déjà quelques lampes sont allumées.

Si tout à coup je repense à mon sac de montagne, ce n'est pas par hasard : je crève de faim ! Une allumette qui craque, des brindilles qui crépitent, et le bois sec s'embrase rapidement. Un léger courant, venu du Gy-Louis, rabat la fumée vers la vallée. Bientôt mes saucisses rissent et grésillent sur la braise incandescente. Et c'est un véritable festin, arrosé d'un bon verre de Goron, santé ! Un festin suspendu au-dessus du vide et de la nuit qui, à présent, remplit la vallée à raz-bord. Les dernières traces de brume ont disparu. Au-dessus de l'horizon, le couchant a des teintes tantôt roses, tantôt verdâtres, d'une pureté extraordinaire. Le regard perdu dans le lointain, je savoure mes saucisses... Mais où donc a passé le bouchon du tube de moutarde ?

Discrètement, l'univers se prépare au grand spectacle de la nuit ; les étoiles paraissent émerger lentement du fond de l'espace. Dans le ciel de plus en plus sombre, les belles constellations d'été tissent un entrelac de lignes invisibles et imaginaires. Presque au zénith, Véga de la Lyre brille de tout son éclat d'étoile géante. Un peu à l'ouest, Altair de l'Aigle surveille la bifurcation des deux grands bras de la Voie-Lactée, poussière de soleils innombrables et à peine perceptibles, dont beaucoup sont plus gigantesques encore que notre énorme Jean Rosset. En face de moi, la Grande-Ourse semble vautrée sur le Mont-Noir, avec au bout de la queue, le puissant Arcturus, tout scintillant au-dessus de la Chaux-du-Dombief. A la verticale de la Roche-Bernard, voici Antarès du Scorpion. Plus au sud, entre les grands sapins clairsemés du Gy-Louis, les pâles étoiles du Sagittaire indiquent la direction du centre lointain de notre galaxie, mystérieuse, fournaise située à plusieurs dizaines de mille années-lumière de ma Roche. La profondeur du ciel est plus vertigineuse encore que le précipice plongeant dans le noir, à moins d'un mètre de moi.

Entre les pierres du foyer, le feu meurt doucement. Un tison s'effondre bruyamment, envoyant vers le ciel une volée d'escarbilles tourbillonnantes qui, pendant un court instant, se mêlent en dansant aux étoiles immobiles et dédaigneuses.

Au-dessous de moi, dans les éboulis, une chouette hulotte jette un lon cri de désolation entrecoupé d'un hoquet ; je lui réponds en sifflant dans mes mains.

Depuis un moment, le silence est total. La bise s'est tue. La nature elle-même paraît s'être endormie ; l'Homme-de-Sable aurait-il passé sans qu'on ne l'aperçoive ? En tâtonnant, je rassemble mon chénit qui traîne autour du foyer ; parmi, je retrouve ma lampe de poche. Il ne me reste plus qu'à me glisser à quatre pattes sous mon abri de toile et à me calfeutrer dans mon sac de couchage... Je peux éteindre ?

Jean-Paul, septembre 1982.



Vue sur cette magnifique et nostalgiques région de Derrière-le-Risoud.

PS : ce texte a paru pour la première fois dans le journal Que dit-on ? de 1982. Il a été ensuite repris par les Editions Le Pèlerin en 1985, Collection « Paysages » no 10.